



COUP DE CŒUR DAHO RETROUVE

POUR SON ONZIÈME ALBUM STUDIO,

Etienne Daho avait pensé à une décadence, une musique disco, hédoniste, avec Nile Rodgers à la guitare. Si celui-ci est resté sur un titre (ainsi que Debbie Harry), « Les Chansons de l'innocence retrouvée », clin d'œil à William Blake, sont devenues sous l'impulsion de Jean-Louis Pierot (producteur de Bashung, Fontaine...) son « Melody Nelson » à lui, où l'altière beauté des cordes met en valeur des paroles pudiques et profondes à la fois. Glissé dans une pochette coquine (Salomé, une strip-teaseuse aux seins nus, pose à côté de l'enfant du rock), c'est sans doute son meilleur album. Il aurait dû sortir en octobre, si une péritonite doublée d'une septicémie n'avait foudroyé le chanteur. Mais il en fallait plus pour abattre celui qui enchante la pop depuis trois décennies et répond à nos questions, vaillant, enthousiaste et serein. ➤



ETIENNE DAHO, L'INTERVIEW

➤ **ELLE.** Cet album a un côté très cinématographique.

ETIENNE DAHO. Je ne voulais pas me raconter car j'avais l'impression de m'être beaucoup dévoilé sur « L'Invitation », mais raconter Basquiat, Marilyn à New York, les frères Kray, la relation Francis Bacon-George Dyer... Des gens traversés par un destin tragique, fort. C'est l'idée mystérieuse du destin qui me taraudait. Est-ce qu'il est écrit, est-ce qu'on le fabrique ?

ELLE. Le vôtre n'est pas tragique...

E.D. Non, mais j'ai eu ma part de tragédie, enfant. La guerre d'Algérie, la mort, la pension à 4 ans, un père qui s'en va, une mère qui reste à Oran, l'arrachement à un pays, l'adaptation à un autre, lorsque je suis arrivé, à 7 ans, chez un oncle et une tante, à Reims. Mon destin, je l'ai vraiment construit. C'était très important pour moi d'être bon à l'école, pour me faire respecter. J'ai été obligé de trouver cette force en moi, avec mes petits poings, car j'étais l'étranger, celui qui ne parle ni ne s'habille comme les autres. Grâce à cette enfance, j'ai, parallèlement à un goût pour l'autodestruction, une très forte volonté de vivre. Quand je vois ce que j'ai traversé dernièrement... Les chirurgiens étaient hallucinés par mon moral et ma capacité de récupération.

ELLE. Vous avez frôlé la mort ?

E.D. On m'a opéré en urgence, ce n'est donc qu'en me réveillant que j'ai su que ça avait été très grave. Je ne voulais pas mourir, j'ai ce disque qui sort, il n'en était pas question. [Rires.]

ELLE. Lorsque vous étiez ado, c'est la culture qui vous a sauvé.

E.D. Chez moi, on écoutait les yéyé, mais on n'allait pas au

musée. Se construire sa propre culture, c'est super fort, car elle reste toute votre vie et c'est ce qui vous permet de sortir de votre condition. Les films d'art et d'essai, le Velvet Underground, Syd Barrett, tous ces artistes qui ont ouvert la voie, les oreilles et l'imaginaire. A l'époque, l'adolescence était très liée à la culture. On se retrouvait les uns chez les autres, avec sa pile de disques sous le bras. Un autre monde, qui avait beaucoup de charme.

ELLE. Dans votre album, il y a cette opposition, qui est votre marque, entre l'ombre et la lumière.

E.D. Cette dualité existera toujours en moi. L'ivresse de plonger, l'extase de revenir, c'est très agréable. J'ai pris plein de choses qu'il ne fallait pas, pendant longtemps. J'aime bien me faire peur. Cela s'apaise avec le temps. Je me connais et me comprends mieux.

ELLE. Et on vous comprend mieux...

E.D. Oui, comme je suis vieux, les gens se sont habitués à moi, c'est plus simple. Quand j'étais plus jeune, j'ai fait de gros tubes qui cachent la forêt, des albums plus complexes. Moi, ça me va, j'adore les deux : les tubes et l'underground. Il y a une pop qui peut être très noble. Je peux écouter Beyoncé puis Suicide, ça ne me dérange pas.

ELLE. La lumière, c'est aussi celle d'Oran.

E.D. J'ai beaucoup lu Camus. C'était une manière de découvrir un autre Oran. « L'homme qui marche », ma chanson préférée sur l'album, lui doit beaucoup. Elle porte aussi le nom d'une statue de Giacometti. Et c'est moi : à l'hôpital, comme je voulais vraiment m'en sortir, je marchais dans les couloirs.

PROPOS RECUEILLIS PAR FLORENCE TRÉDEZ

■ « Les Chansons de l'innocence retrouvée » (Polydor). Etienne Daho sera en concert du 3 au 6 novembre 2014 à l'Olympia, Paris-9.